

Zeitschrift: Le pays du dimanche
Herausgeber: Le pays du dimanche
Band: 1 (1906)
Heft: 39

Artikel: Feuilleton du Pays du dimanche : Honneur pour Honneur
Autor: Stéphane, Marie
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-256284>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 12.05.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

POUR TOUT AVIS
et communications
S'adresser
à la rédaction du

LE PAYS

DU DIMANCHE

Pays du dimanche

à
Porrentruy

TELEPHONE

Supplément gratuit pour les abonnés au PAYS

Nouveau sport

Qui a entendu parler, depuis le succès des japonais, de leur sport favori, le *jiu-jutsu* ? Dans un article très documenté paru dans le *Globe Trotter*, on donne sur cette science, si on peut l'appeler ainsi, des renseignements très intéressants, et on en pose le principe fondamental : on ne doit pas se battre pour le plaisir, mais pour se défendre en cas de besoin.

Du reste on sait que certains sports — la boxe, la chasse, l'escrime, etc. — qui sont devenus une manifestation esthétique de la force musculaire alliée à la précision du coup d'œil, à l'adresse, portent à l'origine un caractère d'absolue utilité. En nos temps pacifiques, tout est sacrifié à l'élégance, comme à l'époque où florissaient les républiques artistiques de la Grèce ; et il faut être habitué au procédé d'abstraction, pour retrouver à la base des exercices violents dont nous faisons notre passe-temps, les mobiles qui jadis leur ont donné naissance et qui résident au fin fond de notre instinct.

C'est ainsi que le *jiu-jutsu* révèle des mouvements, des gestes qu'ont connus et qu'ont employés nos ascendants les plus reculés ; mais eux se livraient au *jiu-jutsu* pour se débarrasser d'un adversaire dangereux, tandis que nous, nous admirons dans des salles de spectacle les professionnels du *jiu-jutsu*, pour la plus grande joie de nos yeux. Ainsi vont les temps...

N'empêche cependant écrit M. Frank-Puau dans le même journal, que le *jiu-jutsu* et tous

ses dérivés conservent leur utilité pour ceux qui y sont initiés ; car si nous jouissons d'une plus grande sécurité qu'il y a plusieurs siècles, nous risquons tous les jours d'être attaqués et mis en demeure de nous défendre.

Aussi le *jiu-jutsu* n'est pas seulement un sport de salon ou de gymnase, c'est le meilleur système d'attaque et de défense qu'on ait jamais inventé.

Et cela est si vrai que tout récemment la commission d'éducation de l'armée et de la marine des Etats-Unis s'est prononcée, avec l'approbation du président Roosevelt, pour qu'on portât à quatre années la période de l'instruction physique qui était jusque-là d'une année, en y comprenant la lutte japonaise, le *jiu-jutsu*.

Cette décision ne fut pas prise à la légère. M. Roosevelt s'étant offert avant de la prendre, à la Maison Blanche, le spectacle d'un match entre le champion américain de poids moyen Joe Grant et le professeur Yamashita, instructeur à l'école navale d'Annapolis.

Le Japonais eut vite et facilement raison du lutteur américain dont la force musculaire fut paralysée par le *jiu-jutsu*, avec lequel il a fait, paraît-il, assez péniblement connaissance.

Malgré l'organisation très parfaite de la police dans notre capitale, il n'est pas de jour que nous ne lisions dans les journaux le récit d'attaques nocturnes visant la bourse et par ricochet la vie des passants attardés, ou même rentrant simplement chez eux après une soirée ou un spectacle.

Ces attaques se font généralement en collaboration ; deux alcoolisés au moins opèrent ensemble ; il en est néanmoins qui sont tentés par des malfaiteurs isolés, des *solitaires*, com-

me par exemple le *coup de la bascule* qui demande de la part de l'agresseur pas mal d'habileté et de tour de main à défaut d'une supériorité physique marquée. Il consiste en ceci : saisir d'une main au collet un passant et le tirer à soi en arrière en lui passant un croc-en-jambe ; la victime perdant l'équilibre étend instinctivement les bras, le voleur en profite pour fouiller ses poches, puis d'une poussée l'envoie rouler à terre et se sauve.

Pour parer ce coup, que naturellement il vaut mieux prévenir en ne se laissant pas surprendre, il faut, une fois saisi au collet, ou porter de suite un coup de poing en arrière, ou un coup de pied dans le bas-ventre qui fait lâcher prise à l'adversaire auquel on fait de suite face.

Le coup du *pante* et celui du *père François* demandent la collaboration de deux complices.

Dans le coup du *pante* la victime est saisie par les deux bras en arrière tandis qu'une de ses jambes est immobilisée par un croc-en-jambe, et il se trouve ainsi, à moins d'une rare vigueur, immobilisé, et l'autre compère a tout le loisir pour visiter ses *profondes* et le dévaliser complètement.

Pour parer ce coup, lancer de suite en arrière, un *coup de pied en vache* en faisant porter le talon sur une des jambes de l'adversaire, ou, si l'on est robuste, passer une jambe entre celles de l'adversaire et se jeter aussitôt la tête en avant pour faire passer l'adversaire par dessus votre dos.

Le *coup du père François*, un des plus célèbres, a pour les escarpes le double avantage de mieux étourdir la victime et de lui enlever plus longtemps l'usage de la parole.

Un malfaiteur tenant un foulard ou simple-

chose semblable, répliqua-t-elle avec effroi. Le bon Dieu n'exigera pas cela, j'en suis sûre ! Je ne me révolte pas, je puis renoncer, s'il le faut, au bonheur d'être la femme de Gauthier. Mais l'oublier au point de me donner à un autre?... Non, jamais ! jamais !... Nul au monde n'a le droit d'attendre de moi un pareil acte de soumission.

XV

L'émotion intense éprouvée par la jeune fille pendant sa visite à la mère de l'officier était à peine calmée, lorsqu'elle descendit au salon un peu avant l'heure du dîner.

Le marquis de Servannais était déjà arrivé, échangeant d'aimables lieux communs avec M^{me} de Verneuil mise en verve par la présence de son jeune parent.

— Eh bien ! Chantal, tu ne te presses pas, il me semble ? Je commençais à me demander si une migraine quelconque ne nous priverait pas de ta présence ce soir, fit-elle demi-railleuse en se tournant vers sa fille.

Feuilleton du *Pays du dimanche* 37

Honneur pour Honneur

par Marie Stéphane.

Le timbre de la porte d'entrée résonna soudain.

— L'institutrice de mademoiselle la fait prévenir qu'elle l'attend en bas, dit presque aussitôt la petite servante.

— Déjà !... dites s'il vous plaît que je descends immédiatement, fit-elle en se levant.

Elle tendit son front à M^{me} Lenorcy, et câline, dans un soudain élan de confiance, elle pria :

— Vous serez indulgente, n'est-ce pas, chère madame?... Vous ne nous défendrez pas de nous aimer, et surtout vous ne me conseillerez plus d'oublier ?

— N'ébranlez pas mon courage, ma petite Chantal, je vous en prie. Le cœur d'une mère est si faible pour ses enfants... Je ne serais plus digne d'estime si je faisais ce que vous désirez, croyez le bien ! Si je vous demande d'oublier, ma chérie, et si mon conseil ne suffit pas, au nom de mon fils, je vous l'ordonne.

Saisie par le ton solennel de ces dernières paroles, la jeune fille regarda avec admiration la mère de l'officier. Puis, se reprenant, elle répliqua :

— Je ne puis pas !... Je n'ai pas la résignation aussi facile que vous, chère madame. Oublier ?... Non, je ne le puis pas ! et d'ailleurs je ne le veux pas. J'ai engagé librement ma foi à Gauthier, c'est pour toujours !

La vieille dame se pencha, murmurant très bas quelques mots à l'oreille de la jeune fille.

Celle-ci se recula en pâlisant.

— Oh ! non !... non, ne me dites pas une

ment une corde par les deux bouts la jette par derrière au cou de sa victime, se retourne aussitôt et l'enlève sur son dos.

A moitié étranglé par le foulard, le malheureux est hors d'état d'empêcher l'acolyte de fouiller méthodiquement ses poches et lorsque cette besogne est terminée et qu'on le lâche, il roule sur le sol évanoui et sans force, incapable non seulement d'appeler au secours, mais de donner même le signal de ses agresseurs.

Comment parer ce coup ? Si l'on a le temps avant d'avoir le cou serré et d'être embarqué on n'a qu'à faire vivement demi-tour, et une fois face à l'adversaire lui porter vigoureusement un coup de tête de côté à la figure.

Mais il est rare que l'on puisse exécuter cette parade. Le meilleur est, dès que l'on se sent pris à la gorge, de contracter les muscles du cou et de se laisser aller à terre les jambes allongées, en se faisant lourd. On entraîne ainsi inévitablement l'agresseur qui tombe en arrière sur vous en lâchant prise. Il ne vous reste plus qu'à vous relever rapidement et à lui administrer une série de coups de pied énergiques en tenant avec les poings son complice en haleine.

En dehors des attaques de la rue vous pouvez avoir été attiré dans un piège, faux rendez-vous signé d'un ami, lettre de sollicitation ou autre, et, dans un espace restreint, une salle ou une chambre, vous trouver en face de plusieurs adversaires ; il faut alors vous jeter dans un coin pour n'avoir pas à vous défendre de trop de côtés à la fois et si vous avez à votre portée des objets quelconques comme des chaises, des bouteilles, des porte-allumettes, vous en servir comme moyens de défense en cherchant en même temps à attirer l'attention du dehors par quelques projectiles habilement dirigés dans les fenêtres.

Si vous êtes sans armes en présence d'un adversaire armé, pour suppléer au désavantage de la situation, enlevez vite un vêtement, pardessus ou veston, et couvrez-en votre bras gauche, guettez l'adversaire en lui présentant le bras ainsi protégé, et sitôt qu'il a lancé son coup, qui se trouve ainsi amorti, lancez-lui un coup de pied bas, ou un coup chassé à la jambe en vous approchant de lui pour saisir le bras armé et lui faire une torsion inspirée du *jiu-jitsu* qui le mettra hors d'état de nuire.

Nous ne souhaitons pas que nos lecteurs aient à utiliser les moyens de se défendre que nous venons de leur indiquer ; mais, ainsi que nous l'avons dit plus haut, il ne faudrait pas que ces coups d'adresse demeuraient exclusivement dans le domaine sportif ; car tout ce qui est purement esthétique est inutile. Il nous paraît donc de toute nécessité de conseiller à nos lecteurs d'apprendre ces exercices, d'abord par amour de l'art pour l'art, mais aussi pour le bénéfice qu'ils pourront en tirer, le cas

Le visage de celle-ci se rosa légèrement.
— Vous voyez qu'il n'en est rien, mère. Il eût fallu que je sois bien empêchée de descendre pour ne pas me joindre à vous aujourd'hui.

Et tendant la main au jeune homme incliné devant elle :

— Bonsoir, mon cousin, dit-elle avec son sourire accueillant. Commencez-vous à reprendre pied à Paris ?

— Si facilement, qu'il me semble ne l'avoir jamais quitté. Se retrouver en famille est si bon après un séjour parmi les étrangers.

M^{me} de Verneuil eut une exclamation :

La vie nomade a donc ses lassitudes, elle aussi ?... Ah ! tant mieux ?... J'espère

échappant, chaque fois qu'ils se trouveront en état de légitime défense.

FRED. FRANK-PUAUX.

AURÉLIE

— Que dites-vous, docteur ?

— Mon enfant, votre mère est bien mal, bien mal. Néanmoins, on peut encore la sauver, mais pas une minute à perdre. Je vais vous donner une ordonnance. Si dans deux heures le médicament prescrit n'est pas absorbé, vous n'aurez plus de mère.

La jeune fille ouvrit une armoire en chêne massif et prit une pièce d'argent dans un petit coffret, pendant que le docteur écrivait sur une feuille de calepin. Une fois seule, elle revint au chevet de sa mère.

La moribonde, atteinte d'une fluxion de poitrine, respirait péniblement et la fièvre imprimait à ses membres des frémissements convulsifs.

— Aurélie, dit-elle, en posant ses lèvres brûlantes sur le front de la jeune fille, va à la ville et rapporte les médicaments nécessaires. Surtout prends bien garde qu'il ne t'arrive malheur et reviens vite. Dieu va peut-être me rappeler à lui ; je mourrais malheureuse si tu n'étais pas là, mon enfant, ma pauvre enfant !...

Un sanglot étouffa sa voix. La jeune fille fondit en larmes. Mais les moments étaient précieux. Elle s'arracha péniblement des bras de la mourante, l'enveloppa encore dans un regard désolé et fut sur la route.

Il y avait loin de la chaumière à la ville et la route n'était pas sûre. Sedan venait de désoler la France ; les débris de nos régiments battaient en retraite sur Châlons ; les armes prussiennes répandaient partout la terreur et la ruine.

Après un kilomètre de marche, Aurélie déboucha dans une vallée très encaissée.

Plusieurs régiments français venaient de s'arrêter là pour passer la nuit. L'attitude fatiguée et découragée, les soldats nettoyaient leurs armes ; les fusils gisaient démontés sur les sacs entr'ouverts. Dans la défaite, c'est à peine si les précautions les plus nécessaires à la sûreté d'une troupe étaient prises. Quelques sentinelles seulement sur une escarpe, du côté où l'ennemi paraissait le plus à redouter.

Aurélie sentit son cœur se serrer devant ces derniers survivants des grandes batailles de la veille.

Elle prit à droite un sentier qui la conduisit sous bois. Chemin faisant, elle songeait que son fiancé pouvait être tombé dans la mêlée et que peut-être elle ne le reverrait pas.

Un peu avant d'arriver à la lisière du bois proche de la ville, la jeune fille entendit soudain un cliquetis d'armes, des bruits de pas,

toujours qu'une fois ou l'autre la nostalgie du chez soi reprendra mon cher Luc et me le ramènera enfin.

— Il n'y semble pas encore disposé ! Mais soyez tranquille, ma tante, l'heure viendra où, comme nous tous, mon cousin éprouvera le désir de se créer un home.

— Par qui le savez-vous ?... interrogea-t-elle curieuse.

— Je le tiens de Luc lui-même. J'ai eu le plaisir de passer quelques heures avec lui dernièrement à St-Petersbourg. Je ne pensais pas alors rentrer aussitôt en France, sinon je lui aurais demandé ses commissions pour vous.

(A suivre.)

Vite, elle se jeta dans un taillis et attendit avec anxiété.

Des éclaireurs prussiens passèrent bientôt devant elle, puis le pas cadencé d'une troupe en marche frappa le sol au loin, sur la droite.

Aurélie allait s'éloigner vers la ville en coupant à gauche, sous les cépées, quand les hautes silhouettes de trois officiers à cheval se découpèrent dans le soleil couchant et s'arrêtèrent devant le gaulis.

— Ainsi, disait l'un, les Français sont campés dans une gorge et ne nous attendent pas ou du moins sont loin de penser que nous puissions les attaquer ailleurs que par l'Est. A la faveur du bois, nous pouvons donc les tourner facilement et les attaquer par le Nord après avoir coupé les deux issues de la gorge, ce qui leur coupe la retraite. Ils n'ont établi, paraît-il, qu'un service d'éclaireurs des plus sommaires ; la nuit elle-même va nous secourir, nous allons refaire Sedan en petit.

Après un coup d'œil sur la carte, les trois officiers s'éloignèrent dans une imprécation insultante à l'adresse des Français.

On entendait plus distinctement le pas cadencé de la troupe. Des casques pointus descendaient vers la gorge.

Aurélie était devenue pâle comme la déchirure des collines crayeuses.

Prévenus par elle, les régiments français pouvaient être sauvés.

Mais pour que l'avertissement soit efficace, il importait qu'il soit donné avant l'arrivée de la colonne allemande. Celle-ci marchait vite, coupant au plus court : Aurélie n'avait que juste le temps d'attendre la gorge.

Quand pourrait-elle alors se rendre à la ville ? Une fois sa mission accomplie, dans une heure au plus tôt. Et les moments étaient précieux. Les médicaments ne parviendraient à la malade que longtemps après le délai fixé par le docteur, trop tard. Elle serait morte loin de son enfant, sans secours, sans consolation.

Sa mère ou sa patrie ?

Elle hésita. Ses mains pressèrent désespérément son front, comme pour étouffer les deux voix qui parlaient à sa conscience.

— Va, disait l'une, cours à la ville, sauve ta mère ! Lui refuserais-tu le verre d'eau que l'on donne à l'étranger tombé sur les grands chemins ? L'aimerais-tu si peu pour creuser toi-même son tombeau ?

— Les soldats de ton pays sont là, répétait l'autre. Ils vont être massacrés si tu ne les préviens. Deviendrais-tu la complice des bandes prussiennes qui vont fondre sur eux ? Entre le sacrifice d'une existence, fût-ce celle d'une mère, et le salut de la patrie, une âme française ne doit pas hésiter.

Soudain, la jeune fille tombe à genoux.

— O ma mère ! s'écrie-t-elle, pardonne-moi.

Puis elle descend les pentes en courant. Les cailloux et les ronces lui déchirent les pieds ; les branches du taillis fouettent son visage jusqu'au sang. Elle semble ne rien sentir. Une idée fixe étouffe en elle les plaintes de la douleur.

Le vallon atteint, elle s'engouffre entre les murailles de rochers et tombe au milieu des régiments épars.

— L'ennemi !

Mot terrible qui trouble l'âme et fait battre les tempes.

En un clin d'œil, les fusils sont remontés, les sacs bouclés. Les bataillons escaladent les pentes, se déploient sous bois en tirailleurs et font feu à bout portant sur les colonnes allemandes. Surprises elles-mêmes, celles-ci tourbillonnent et s'éparpillent, la baïonnette dans les reins.

L'alarme donnée, Aurélie a gagné la ville et rapporte les médicaments prescrits.